Regarder ailleurs

Péguy-Pasolini #24

Le temps de la société, le temps du groupe socialisé est polarisé par des moments ritualisés où les membres du groupe sont tous invités, sinon impérativement convoqués, à faire la même chose, ou plutôt à choisir quelques actes parmi un ensemble de choix limité. Ces polarisations successives définissent le groupe en tant que groupe, ce groupe pouvant être restreint, ou, s'agissant par exemple de la fête de Noël, quasiment planétaire. Dans la société de consommation généralisée, ces moments rituels de rassemblement sont principalement indexés sur la consommation d'objets matériels ou immatériels connectés entre eux par la publicité. Le Père-Noël Coca-Cola en est un bon exemple au long cours. Les acteurs de la consommation ont donc tout intérêt à intensifier le rythme de ces polarisations ritualisées. Le football, les Jeux Olympiques, les coupes du monde de ceci et de cela y pourvoient, de même que les fêtes de ceci et de cela. Les élections, avec leur lot de « meetings » et de soirées télévisées participent de ce même objectif.

Alors, puisque les forces de la consommation et les forces politiques nous enjoignent de regarder tous dans la même direction, il s'agirait de *regarder ailleurs*.

Mais l'injonction du groupe prend parfois un tour plus insidieux, en jouant sur l'émotion et la morale. Ainsi, alors qu'en cette fin d'année 2016, de violents bombardements accablent les civils de la ville d'Alep en Syrie et que la situation humanitaire est terriblement dégradée, il paraîtrait inconvenant de ne pas compatir et de ne pas en chœur marcher pour Alep, pleurer pour Alep, voire prier pour Alep pour celles et ceux qui le peuvent.

Pourtant, il s'agirait quand même de regarder ailleurs.

Dans le même temps la ville de Palmyre a été reprise par l'organisation *État islamique au Levant*. Deux attentats simultanés revendiqués par un groupe radical kurde ont tué 38 personnes dont 30 policiers à Istanbul. Un jeune homme au volant d'un camion immatriculé en Pologne a tué une douzaine de personnes sur un marché de Noël à Berlin avant d'être lui-même abattu à Milan après avoir pris un train qui passait par Lyon et par Chambéry. Un policier turc de vingt-deux ans a tué l'ambassadeur de Russie lors du vernissage d'une exposition à Ankara. Le quarante-cinquième président des États-Unis, M. Donald Trump, a désigné celui qui serait ambassadeur de son pays en Israël. Il s'agit de M. David Friedman, qui soutient financièrement l'extrême-droite israélienne et défend la colonisation de la Cisjordanie.

Il s'agira malgré tout cela de regarder ailleurs, non comme un évitement, mais comme une pratique, une technique de soi. Refuser les focalisations médiatiques qui fonctionnent sur le mode de l'émotion, parce qu'elles suscitent de l'émotion.

Tout d'abord, refuser les images. Car, il n'y a aucune image donnée comme une image d'actualité qui ne soit pas une image manipulatrice. Il ne s'agit pas de penser ni de croire que ce sont de fausses images. Ce serait du complotisme et ce serait ridicule. La plupart de ces images ne sont pas trafiquées. Mais c'est qu'aucune image ne pourrait rendre-compte mieux que l'écriture de la souffrance des habitants d'Alep et aucune image ne pourrait rendre-compte mieux que l'écriture de ma peine.

Refuser de regarder, et même de voir les images qui montrent des enfants d'Alep, blessés, parfois morts, ensanglantés, disloqués.

Parfois les images montrent qu'elles ne montrent pas. Elles n'en sont pas moins obscènes. Comme pour l'attentat de Nice, le camion de Berlin fait la une des journaux. Refuser de regarder cette image d'un camion qui tracte une semi-remorque grise. Cette image est d'ailleurs un oxymore ; elle ne montre rien et son objectif est justement de ne rien montrer. Dépasser ce camion, ce serait atteindre une autre image, découvrir la scène des meurtres et ce serait insoutenable. Le rôle de cette image est de s'adresser directement à l'imaginaire, et, en cela, elle est plus obscène que toute autre image.

Elle dissimule au voyeur son propre voyeurisme.

Alep.

Regarder ailleurs.

Regarder ailleurs, c'est aller chercher les images de la mémoire de cette ville syrienne qui se nommait Alep, comme elle se nomme encore Alep. L'histoire retiendra qu'il aura fallu peu de temps, quelques années seulement, pour que le sens de ce mot change terriblement. C'est qu'il en aura été d'Alep comme d'autres villes avant elle, dont le nom signifiait le plaisir et la joie avant de rassembler sur leur nom le symbole de toutes les destructions de la guerre civile et militaire. Je me souviens de Beyrouth, dans les années 1980, alors devenue synonyme de champ de bataille, et je me rappelle les images des immeubles au béton ajouré par les tirs, comme je me souviens qu'alors, des Irakiens de Bagdad se souvenaient des fêtes de fin d'année à Beyrouth, dans les années 1970, où ils partaient en voiture à travers la Syrie, fuyant les rigueurs baathistes pour la ville de la fête. Les villes détruites par la guerre ne se relèvent jamais entièrement. Leur nom demeure frappé d'opprobre et de peine. Que l'on prononce doucement Sarajevo comme Emmanuelle Riva prononce Hiroshima dans le film de Marguerite Duras, et Sarajevo demeure cette ville assiégée des années 1990, et aucune reconstruction n'y changera rien. Même Dresde ne s'est jamais relevée de son tapis de bombes. La mémoire a ceci de passionnant et d'épuisant qu'elle ne connaît pas la chronologie. Elle feint seulement d'en connaître le sens.

Regarder ailleurs, ce n'est pas confronter sa mémoire aux images, ce n'est pas remplacer les images d'aujourd'hui par les images d'hier, c'est mettre le passé en rempart.

Regarder ailleurs, ce n'est ni refuser de considérer la peine, ni tenter d'oublier la peine, mais c'est refuser de consommer l'émotion prémâchée qui est proposée, qui est vendue, qui est écoulée par les médias, par le personnel politique. On a fait par exemple ces dernières années, depuis l'an 2000, peut-être, de la tour Eiffel l'étendard de l'émotion collective. Une nuit, on l'allume, une nuit on l'éteint, on change de couleurs, tous les drapeaux sont disponibles. La tour Eiffel est devenue la mire, le symbole d'une société où

l'on propose au peuple, avant de l'exiger, de regarder dans la même direction, mû par la même émotion. La tour Eiffel est éteinte, on l'a vue au journal télévisé, on a une pensée pour le peuple syrien, pour les habitants d'Alep, comme jadis on bâclait ses prières avant d'aller se coucher après avoir jeté un coup d'œil sur le crucifix accroché au-dessus du lit.

Regarder ailleurs... C'est aussi s'extraire du temps instantané qui est celui de la consommation, aussi le temps de la consommation de l'information, de la consommation des images de l'information, pour considérer la situation dans le temps plus long de l'histoire, le temps de la construction des imaginaires des peuples par l'histoire.

Alep.

L'information sur la Syrie est construite sur un « maintenant », qui est le temps du chaos et sur un « avant » qui serait le temps de Palmyre, de la citadelle d'Alep, des souks débordant de lumières et de tapis orientaux, le temps de la Grande mosquée des Omeyyades et de son minaret carré. Si l'on s'en tient à l'imaginaire mis en scène, il y aurait aujourd'hui la Syrie hostile, si différente de la Syrie d'hier, c'est-à-dire la Syrie touristique. Il y avait, avant, une Syrie consommable et aujourd'hui une Syrie impropre à la consommation. Bien sûr, il y a les gens, les Syriens, vaguement classés dans la catégorie « Arabe » de l'imaginaire occidental. C'est une catégorie remplie d'oxymores où le meilleur - l'orientalisme - côtoie le pire - le fondamentalisme -. La population syrienne sous les bombes est ainsi provisoirement extraite de cette catégorie devenue non opératoire, et l'on évoque des « rebelles » ou des « innocents ». Nul doute que, dès lors que tout cela sera terminé et que le temps des contrats avec Eiffage ou Bouygues sera venu pour la reconstruction, les Syriens reprendront dans les médias leur catégorisation « Arabe », ce qui, en français courant, n'est jamais très loin de « bougnoule ».

On lit que la conscience occidentale aurait sombré face au martyre d'Alep. C'est une habile façon de dédouaner les occidentaux de la situation qui s'est construite en Syrie, non pas seulement depuis 2011, mais au moins depuis les accords Sykes-Picot après la première guerre mondiale. Pour qui se promenait en Syrie, et à Alep en particulier, il y a seulement une petite trentaine d'années, pour peu qu'il voulût bien abandonner ses préjugés et son goût culturel de l'Orient, ce qui le frappait, c'était que la Syrie était profondément un pays méditerranéen, avec des paysages méditerranéens, un mode de vie méditerranéen, une culture méditerranéenne. C'était le prolongement de la Grèce, comme la Grèce était le prolongement de la Syrie. Et pour qui faisait le voyage en automobile depuis Thessalonique jusqu'à Palmyre en passant par Éphèse, celui-là ressentait surtout la continuité des paysages, la continuité des cultures, et pas seulement parce qu'il voyait des temples hellénistiques. Mais, pour autant, on avait appris à considérer autrement la Syrie et la Grèce, la Grèce étant européenne et la Syrie... suppôt de Satan. Cette catégorie implicite a suffi pour qu'on la laisse vivoter avec sa dictature, ses pénuries, ses inégalités criantes, et que l'on étouffe systématiquement, génération après génération, tous les espoirs de liberté de son peuple. S'il y a une culpabilité de l'occident à entretenir et à réparer, elle ne doit pas dater d'aujourd'hui seulement, et du massacre d'Alep, mais englober le siècle, car il y a bien un siècle déjà, de cette période dite moderne, que l'injustice épouvantable faite aux Syriens demeure.

Regarder ailleurs. C'est aussi ne pas accepter d'être considéré comme on voudrait vous considérer et ne pas obéir aux injonctions de l'émotion.

Pour peu que l'on sache que j'ai vécu en Syrie, à Alep, au milieu des années 1990, souvent, on m'interpelle avec douceur, et parfois avec un peu de compassion, sur le sort d'Alep et de ses habitants, ajoutant que cela doit être terrible pour moi « qui connais la ville ». Le plus souvent, de cette conversation, je m'échappe par une feinte qui dit à peu près, quitte à paraître superficiel et même lâche, que je préfère ne pas y penser. C'est évidemment faux. J'y pense. Mais il faudrait alors que je m'explique un peu longuement et trop longuement pour être entendu dans le cours d'une conversation. Et je prends donc cette interpellation pour ce qu'elle est : une marque d'intérêt et d'affection qui doit en rester là.

Mais alors ?

Alors, il me semblerait inconvenant de faire du drame d'Alep un drame personnel. Et D'ailleurs, je ne connais pas Alep, car, si je connaissais, certes, une ville du même nom, il y a plus de vingt ans, je ne connais pas celle qui est aujourd'hui montrée détruite. Sur les photos des journaux, je ne reconnais rien, si ce n'est l'éboulis de ma mémoire. Et c'est bien cela qu'il faut considérer, à la manière d'Héraclite, que la ville où j'ai vécu est détruite depuis bien longtemps, depuis ce jour où, un peu hagard, j'ai fermé à double tour la porte de la maison du souk. Et si l'on me dit qu'elle est pillée, elle était en souvenir déjà pillée. Et si la vie d'Alep, sans guerre et sans fracas, avait suivi son cours, j'aurais tout autant été dans l'impossibilité de revenir vers le passé et de connaître cette ville qui porte désormais le même nom que cette ville du passé. Je peux certes faire l'effort de pensée, l'effort d'une imagination forcenée, pour parvenir à croire que les nouveau-nés que je croisais dans la ville s'entretuent désormais et qu'il y a parmi eux des jeunes hommes qui n'étaient encore pas nés, ni même conçus et qui s’entretuent tout autant. Quand bien même j'aurais fait cet effort, qu'en resterait-il, sinon quelques considérations sur le temps ?

Pour autant, je ne suis pas insensible, mais dans ma peine, j'accueille volontiers tout le peuple d'Alep, lié par la peine aux familles endeuillées de Berlin, et même la famille de l'ambassadeur russe tué à Ankara, comme celles de ces Mexicains victimes de l'explosion de feux d'artifice. Car, c'est bien cela qui donne de la peine, cet affrontement millénaire de ce qui, voulant vivre, meurt.

Regarder ailleurs tout en regardant en face, c'est cela la gageure, et prendre en pleine face, sans se protéger, comme le suggère Agamben, le « faisceau de ténèbres de son temps ».C'est cela le projet.

Mais pour en faire quoi ?

Des tribunes ?

Des pétitions ?

Des publications sur les réseaux sociaux ?

Des livres ?

Tout cela et rien de tout cela, car il s'agit d'abord de produire de nouvelles formes imaginaires pour lutter pied à pied avec l'imaginaire précontraint qui est imposé. Deleuze dit de la peinture qu'elle a toujours à voir avec la catastrophe. Il en va de même pour la poésie, qui, suivant en cela le prophète Isaïe ne « protège pas son visage des crachats ». Engageant *Les Cahiers de la Quinzaine*, ce projet d'écriture et de publication qui sera le

projet de toute sa vie d'écrivain, Péguy explique : « Je n'avais jamais rien écrit qui ressemblât à ce que je voulais écrire ». Ce projet d'une écriture nouvelle, c'est bien pour Péguy de tenter de détourner tout en le révélant le « faisceau de ténèbres de son temps ». Aux trompettes du socialisme devenu politique politicienne, et même politicarde, Péguy répond en rappelant que la laïcité fut un temps une mystique. Aux slogans, il répond longuement avec des phrases longues.

Pasolini dans *Scritti Corsari*, ne fait pas autre chose. Il décrit et dénonce la société de consommation comme le seul véritable nouveau fascisme et y répond par la nécessité d'avoir un cœur, d'avoir du cœur.

L'un et l'autre ne protègent pas leur visage des crachats.

Ils en mourront.

En cette fin d'année 2016, le « faisceau de ténèbres » est dense et violent. Chaque jour de nouvelles informations parviennent de l'Amérique du Nord où M. Donald Trump se prépare à gouverner en s'entourant d'hommes et de femmes dont les états de service résonnent comme une provocation à la face du monde, un crachat sur la douceur, sur la tolérance, sur l'amitié entre les peuples. Toute l'année 2016, des jeunes endoctrinés par des fascistes déguisés sous des oripeaux religieux ont apporté la mort et la détresse et suscité en retour de nouvelles violences. La neige enfouit les rêves de liberté de toute une génération de jeunes syriennes et de jeunes syriens, qui n'ont plus d'autres choix, encore, que de se livrer à la dictature, aux inégalités, à la bêtise. Car, la gangue de protection de ce « faisceau de ténèbres », c'est la violence physique et symbolique, c'est l'insulte, c'est la bêtise, c'est la haine de ce qui diffère de l'opinion commune et de la supposée normalité définie par la publicité. Et c'est ce qui définit le fascisme.

En France, les candidats aux élections présidentielles vagissent des discours que personne ne veut entendre et que personne n'entendra, semblant savoir désormais qu'ils font partie eux aussi de la menace qui livre leurs vies à la norme marchande, si loin de leurs amours et de leurs peines.

« Regarder ailleurs ! »

C'est ce qui rapproche Péguy et Pasolini, qui s'y sont occupés tout le temps de leur vie.

C’est le travail des poètes.

Pierre OUDART – décembre 2016